

Il répondit comme à une vieille amie qu'il n'avait plus l'espoir de revoir, dont l'existence était à jamais séparée de la sienne.

Et il croyait que tout était fini entre eux. Or, six mois plus tard, il reçut d'elle la lettre suivante :

" Ami, pardonnez-moi si je ne me suis pas rappelée plus souvent à vos souvenirs. Nous avions chacun nos souffrances ; il était inutile de nous attrister réciproquement. En associant nos misères, nous les aurions peut-être diminuées. Mais ni vous ni moi n'étions libres de le faire, car nous avions d'autres devoirs. C'est là la seule raison de mon silence.

" J'ai une prière à vous adresser. Je suis seule maintenant, seule dans la maison où ma vie s'est écoulée avec mes bons vieux parents, et je suis triste, plus triste que jamais, car je n'ai personne à qui parler d'eux, d'eux qui ont été toute ma vie. Avec vous seul je pourrais avoir cette consolation, la seule qui me reste à espérer.

" Bien que je ne sois plus jeune, il m'est défendu de par le monde d'aller vous voir. Et puis, le voudrais-je, que cela me serait impossible. On s'attache aux lieux où l'on vit autant et plus peut-être par la souffrance que par la joie, et, je le sens, jamais je n'aurais le courage de m'éloigner de cette maison où j'ai souffert.

" Alors, si cela vous était possible, s'il ne vous ennuyait pas trop de venir causer avec votre vieille amie, je serais heureuse que vous veniez passer quelques jours avec moi ; nous remuerions tous deux au coin du feu les vieux et tristes souvenirs..."

La semaine suivante, il arrivait chez elle.

Ce fut pour tous deux une grande joie. Ils s'entretenaient du passé comme deux amis qui se sont quittés la veille. Depuis leur séparation, ils n'avaient pas vécu hors de leurs familles, et ainsi il se trouvait que l'un n'avait pas de souvenir qui fût indifférent à l'autre. Ils se dirent leur vie, leurs souffrances, leurs deuils ; ils songèrent à leurs premières années. Et bien qu'ils n'en parlèrent pas, peut-être le rêve de leur vingtième année passa-t-il dans leur cerveau comme en un souvenir attendri, comme la dernière éclaircie de soleil dans le ciel de leur vie qui avait toujours été sombre depuis.

Certes, ils n'eurent aucun regret, car ils avaient, elle surtout, fait volontairement le sacrifice, mais leur pensée devait être pleine de ce bonheur qui avait paru si proche et qui, tout-à-coup, s'était effondré.

Or, un soir, — c'était la veille du jour où il devait partir, ils étaient assis des deux côtés de la cheminée, dans ce petit salon où sur les murailles il y a seulement des portraits de famille. L'idée de la séparation, peut-être éternelle, planait au-dessus d'eux dans l'air tiède et calme, emplissant leurs cœurs d'une immense douleur, arrêtant les paroles dans leur gorge. Seul, le " tic-tac " monotone de l'horloge troublait le silence, comptant les minutes qu'ils avaient encore à rester ensemble.

Elle était immobile dans son fauteuil ; lui, machinalement, arrangeait le feu où une seule bûche presque éteinte se consumait. Il regardait fixement la cendre grise, sans la voir, l'esprit absorbé par ses pensées tristes. Le dernier débris du morceau de bois disparaissait peu à peu, s'effritait lentement, sans chaleur et sans flamme. Mais, soudain, il pétilla et lança une gerbe d'étincelles dorées dans la cheminée.

Alors, il se pencha doucement vers elle, un peu gauche et timide, et lui prit amicalement la main ; puis, il lui dit :

— Voulez-vous maintenant être ma femme ?

Elle laissa tomber sur lui le regard de ses yeux bleus à la pupille très large, qui semblent verser sur un rayon la paix dans l'âme ;

le sourire bienveillant de ses lèvres se plissa un peu malicieusement, et elle lui répondit : — Je ne suis plus toute jeune, mon ami, et j'ai le droit d'être franche : pourquoi donc pensiez-vous que je vous avais prié de venir !

## IV

Maintenant, chaque soir, après le dîner, ils viennent tous deux dans ce petit salon tout enveloppé de tentures épaisses et lourdes, éclairé seulement par une lampe dont la lumière tamisée à travers un abat-jour de dentelles, coupe d'une ligne indécise d'ombre les objets environnants ; sur les murailles, il y a quatre portraits de famille, de même grandeur, deux hommes et deux femmes, se faisant vis-à-vis ; dans l'air tiède et calme flotte comme un parfum de tranquille et douce intimité.

Ils passent leurs soirées dans ce petit salon où les heures s'écoulent sans durée, ainsi que dans les rêves. Ils restent là presque toujours silencieux, et ils n'ont pas besoin de parler pour sentir leurs pensées voltiger côte à côte, tout près l'un de l'autre, dans un passé pur et sans tache, triste et sombre, mais avec une éclaircie de joie. Ils ne regrettent rien, car leur conscience est calme, et leur esprit tranquille. Et puis, n'ont-ils pas eu de l'amour les meilleures choses ? L'ivresse des premiers aveux et la calme tendresse des vieux ans, sans les dures réalités de l'âge mûr !

Et quand quelquefois leurs regards se croisent, ils se sourient avec douceur, un peu mélancoliquement, mais sans tristesse, — ainsi que doivent sourire ceux qui ont souffert de la vie, mais qui, dans les secrets les plus intimes de leurs cœurs, n'ont rien à se reprocher.

PAUL RIEL.

## SYMPHONIE DU PRINTEMPS



ABORD un frémissement à peine sensible, un sourd frisson qui court à travers la forêt : murmure mystérieux de l'herbe qui pousse, de la feuille qui se délie et de la sève qui monte ; — puis, au bord des taillis où

jaunissent les cornouillers en fleurs, au fond des combes humides où le joli-bois épanouit ses calices roses, trois notes éclatent, trois notes vives, lestes et allègrement redoublées : c'est le premier éveillé des chanteurs, le merle qui siffle sa chanson d'écolier aux arbres à peine bourgeonnants. Il a l'air de crier aux quatre coins de la forêt : " Gai ! gai ! qu'on s'ébaldisse, voici le printemps revenu, voici la Saint-Aubin, où chaque oiseau marque déjà la place de son nid ! "

A ce joyeux boute-en-train deux voix répondent : l'une, qui jaillit de dessous les grands couverts, veloutée et vibrante à la fois, c'est le pinson ; l'autre, partant des lisières, claire, naïve et sautillante, c'est la fauvette à tête noire. Ces deux nouveaux chanteurs n'ont qu'une courte mélodie ; mais ils la répètent à satiété, comme s'ils éprouvaient le besoin de se bien convaincre eux-mêmes que l'hiver est sérieusement fini, et qu'en dépit des giboules d'avril, le printemps n'est pas contremandé.

Là-bas, dans la plaine où les blés et les seigles verdissent, des centaines de voix aériennes et mélodieuses leur confirment la bonne nouvelle. C'est le chœur matinal des alouettes. — Dès l'aube, la première éveillée a pris l'essor, et montant en droite ligne, si haut qu'elle a pu monter, comme, le matelot à la vigie du grand mât, elle annonce à tout son

peuple que voici le temps des amours et des nids ; puis elle se laisse retomber, ainsi qu'un fil à plomb dans les sillons herbeux.

Une seconde alouette s'élançait, puis une troisième, puis vingt autres ; c'est à peine si on les voit, là-haut dans la pourpre rosée du soleil levant, mais on entend leur musique lointaine dont les notes semblent s'égrener en perles lumineuses.

Le signal est donné. Partout, des buissons du chemin, des pruniers en fleur de verger, des berges de la rivière, des gorges profondes de la forêt, un *tutti* merveilleux emplit la sonorité de l'air : trilles des chardonnerets, gazouillis des linottes et des mésanges, vocalises de la grive, trémolo de huppe, rentrée du bouvreuil, petite flûte du troglodyte et de la sitelle. Puis, par intervalles, sur ce fond incessamment varié, deux notes redoublées, graves, profondes, rêveuses, traversant l'épaisseur des bois.

C'est la voix du coucou, chanteur invisible et fantastique qui se fait entendre presque en même temps à tous les coins de la forêt, et qui semble rythmer la fuite des heures. On le croit tout près, on cherche, et son appel sonore retentit déjà au loin. Dans le concert de la joie universelle, c'est lui qui jette la note mélancolique. Ce double son si plein, si mystérieux, qui semble toujours fuir et qui revient sans cesse, est comme un écho des printemps évanouis et des amitiés envolées. Il a l'air de nous soupiner : " Souvenez-vous ! Souvenez-vous !... Donnez une pensée aux disparus, aux ombres aimées qui ne goûteront plus les ivresses du renouveau... Le temps s'écoule et vous emporte... Pour vous non plus, les printemps ne reflouriront pas toujours ! " Mais, en dépit des pronostics de ce mélancolique et capricieux avertisseur, la commune allégresse du peuple insoucieux des oiseaux continue de se manifester par une exubérance de chansons. Les feuilles poussent, les muguetts embaument, les nids se contruisent partout : dans l'herbe, dans la haie, aux creux des arbres morts, à la fourche des branches vertes, et chacun ne songe qu'aux délices de l'heure présente.

ANDRÉ THEURIET.

## LA MEILLEURE POSITION POUR DORMIR

Voici, suivant M. Vilhelm Fischer, qui conclut ainsi après de nombreuses recherches, la situation qu'il faut adopter pour dormir : tête aussi basse que les pieds, et même plus basse : oreillers sous les pieds et non plus sous la tête. Avantages : repos intellectuel beaucoup plus



profond, amélioration de névrose et de l'anémie, excellents résultats pour les varices, le *rein flottant* et les maladies du poulmon au début. Il faut pour n'être pas affecté désagréablement de cette attitude, la modifier peu à peu par des oreillers de moins en moins épais.